

JEAN FAYARD

MADELEINE
ET
MADELEINE

quatrième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^m)



MADELEINE

ET

MADELEINE

JEAN FAYARD

M A D E L E I N E

ET

M A D E L E I N E

quatrième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (v^{ie})

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à neuf cent cinq exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé pur fil Lafuma-Navarre, au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de I à C, sept cent quatre-vingt-seize exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont seize hors commerce marqués de a à p, sept cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 750, et trente exemplaires d'auteur hors commerce, numérotés de 751 à 780.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1928.*

PLAIDOYER PRO DOMO

Pour la onzième fois, André Résal trouva dans son courrier du matin une lettre de son écriture ; l'adresse :

Madame Orthez

Villa des fleurs

Beaulieu

(Alpes-Maritimes).

y était barrée sans hésitation, et l'écriture assurée du facteur méridional avait décidé, dans un coin supérieur :

Refusée. Retour à l'expéditeur.

A part cela, beaucoup de tampons qui faisaient des recommandations d'ordre général et parfaitement inutiles. *Pour Lyon, mettre le numéro de l'arrondissement.* Comme si André Résal pensait, en ce moment, à écrire à Lyon !

Depuis quelques jours qu'il l'avait écrite, André avait oublié certains détails de sa lettre. Il l'ouvrit avec impatience, la trouva intacte

et telle qu'il l'avait pliée, puis il lut, presque à haute voix, comme fait un élève satisfait de la « mise au net » de sa version latine :

* * *

« Non, Madeleine, non, vous ne voulez plus me voir, ni m'écouter, ni même me lire. Vous ne voulez plus entendre parler de moi. Vous ne vous souciez pas de mon désespoir. Que vous importe, maintenant, que je vous aime et que je souffre, si vous ne m'aimez plus ? S'il m'arrive un de ces jours un accident trop prévu, vous ne verrez pas même le journal qui le mentionnera — dans le cas où un journal s'occuperait de ma pauvre personne. — Est-ce seulement une nouvelle coquetterie que cette cruauté ? Madeleine, je ne comprends pas, je ne peux pas comprendre...

« Combien de fois vous ai-je téléphoné avant votre départ ? Combien de fois avez-vous entendu ma voix tremblante commencer une prière, une humble prière, Made chérie ? Et vous avez eu, chaque fois, l'atroce courage de raccrocher... sans que j'aie pu entendre, fût-ce un instant, le son de votre voix aimée !

Peut-être ai-je ainsi dit des mots ardents à votre femme de chambre, à votre mari même, dans mon désarroi ! Mais tant pis. Il ne fallait pas me faire tant souffrir...

« J'essaie, une nouvelle fois, de toucher votre cœur. Que de larmes cette nouvelle lettre m'aura-t-elle coûtées ! Sauront-elles vous émouvoir ? Moquez-vous, si vous le voulez, de ma pauvre habileté d'écrivain, de ma médiocre éloquence d'avocat. Mais au moins, Made, ne vous moquez pas de ma douleur !

« Je sais, Madeleine, je sais que vous êtes convaincue de n'être pas méchante. Vous pensez que tout le mal vient de moi, de mon mauvais caractère, de l'impuissance où j'ai été de vous donner une grande preuve d'amour. Je ne vous ai pas comprise. J'ai été brutal, orgueilleux, ingrat et lâche, lâche surtout. Le grand mot ! Comme vous avez été dure dans la dernière lettre si courte que vous m'avez écrite ! *Adieu, vous ne valez pas mieux que les autres hommes.* Mais au moins, ce jour-là, vous m'avez écrit. Écrivez-moi encore, fût-ce les pires et les plus injustes reproches. Et je baiserais ces pages avec transport.

« Et si vous réfléchissez Madeleine, sans passion maintenant, loin de moi et dans le calme, ne sentez-vous pas que vous m'avez accusé à tort ? Les scènes pénibles que nous avons eues ne sont pas venues entièrement par ma faute, comme vous l'avez cru. Faites aussi votre examen de conscience. Regardez sincèrement si vous n'avez jamais été coquette, tyrannique ou inconsidérée. Je ne vous fais aucun grief, moi, Dieu m'en garde ! Mais chargez au moins la fatalité, la fatalité seule, de notre cruel malentendu. Ne me traitez pas comme un coupable, moi !

« Et que sont ces petites scènes au prix de l'amour que nous avons vécu ensemble ? Vous ne l'avez pas oublié, Madeleine, vous ne *pouvez* pas l'avoir oublié. Autrefois, quand vous me disiez : *Je t'aime, André*, je n'osais pas croire que ce fût vrai, tant mon bonheur était grand. Aujourd'hui que vous ne me dites plus *je t'aime* je ne puis croire non plus à votre indifférence qui me ferait vraiment trop de mal. Vous me parliez avec tant de sincérité, d'une voix si belle et si convaincue... Non, vous ne m'avez pas menti ! Oh ! répondez, montrez-moi que vous n'avez voulu me

jouer qu'un mauvais tour, que mon cauchemar est fini. J'ai assez souffert.

« Et dans tous les cas, Made chérie, même si vous persistiez dans votre odieuse résolution, ne me gardez pas de rancune. Sachez que je ne suis ni vil, ni lâche, que je reste digne de l'amour que vous avez bien voulu — un jour — me témoigner. Car je ne saurais vivre sans recevoir au moins, — *au moins* — votre pardon...

« Un mot, un petit mot de vous, Madeleine !

« Celui qui ne peut cesser de vous aimer.

« ANDRÉ. »

* * *

Il goûta quelque plaisir à la lecture de cette prose. L'emphase et la grandiloquence ne lui déplaisaient pas quand elles venaient de lui. Les points d'exclamation, les points de suspension, les mots soulignés prenaient à ses yeux une belle valeur. Le ton même de ce plaidoyer lui convenait, car il était acquis d'avance à la cause qu'il soutenait. Enfin, l'émotion un peu refroidie et encore un peu

tiède qu'il retrouvait sous cette enveloppe gardait pour lui de la douceur.

Aussitôt évanouie cette volupté désintéressée de l'artiste qui se réjouit seul d'une œuvre injustement refusée par un public indigne, il subit une vive souffrance. Quoi ! Tant de beaux sentiments s'étaient épanouis en vain, des phrases si mesurées et si convaincantes n'avaient touché personne ! Une fois de plus, Madeleine avait renvoyé sa lettre sans l'ouvrir. Ses appels avaient résonné dans le vide ; elle ne l'aimait pas !

Et, comme André Résal était sincèrement amoureux de M^{me} Orthez, il souffrit dans sa passion, qui traversait de telles épreuves.

Certes, il ne songeait pas réellement à la fin désespérée à laquelle, dans sa lettre, il avait fait une allusion rhétorique. Il ne tenait pas à mourir, mais cette répugnance n'ôtait rien à la sincérité de sa peine.

Plus que tout, le silence de Madeleine lui causait de la fureur. Il était persuadé que si elle avait voulu l'écouter une seconde, lire une ligne de lui, sa rancune se serait évanouie : elle se serait laissé doucement convaincre. Mais quel moyen de parvenir jusqu'à elle ?

Elle était loin maintenant, ses affaires à lui le retenaient à Paris. Et voici comme elle traitait ses lettres, les plus belles, celles qui lui avaient donné le plus de peine à composer !

Un motif, par-dessus tous les autres, lui donnait un sujet de s'attrister. Il n'avait pas tort. Toutes les fautes, c'est Madeleine seule qui les avait commises. Il voulait bien avoir la magnanimité de ne point lui faire de reproches, mais qu'elle lui rendît au moins un peu d'indulgence !

A ce moment, il vous eût pris à témoin, vous, monsieur, ou vous, madame. Car il avait besoin d'un assentiment, et le vôtre lui aurait plu. Il vous aurait raconté toute son histoire :

Madeleine, qui était cette Madeleine ? Une créature ravissante. Et non seulement lui, dont le jugement peut paraître suspect, mais tous les hommes en seraient tombés d'accord. Une femme belle, brune et grande, qui n'avait pas un aspect « fatal », parce que des yeux bleus lui donnaient une grande douceur ; et aussi sa voix, plus musicale qu'aucune. Et quelle intelligence, quelle gaieté, quelle vie, quel charme !

Ce que tous ces autres hommes ne vous auraient pas dit, mais ce que lui, André Rézal, pouvait vous dire, c'est que cette femme était une maîtresse comme il n'en pouvait imaginer aucune autre. Peut-être se serait-il même étendu longuement sur les grâces de sa tendresse ou de son ardeur. Vous ne l'auriez pas écouté attentivement, parce qu'on n'écoute pas plus les histoires d'amour heureux que les histoires de chasses miraculeuses. Mais au moins eussiez-vous reconnu la sincérité de son accent, et c'est en somme l'essentiel.

M^{me} Orthez était la femme de Ferdinand Orthez, le romancier célèbre ; elle admirait son mari et ne l'aimait guère ; car, si l'esprit et la personne du romancier avaient mille séductions, son être physique était médiocre, chétif, voire assez laid. Et le caractère robuste de Madeleine exigeait d'autres caresses que celles de ce petit homme. Au reste, il avait presque vingt ans de plus qu'elle. Prit-elle des amants avant de rencontrer André ? C'est un point que nous n'éluciderons pas et qui nous importe peu ; si elle le fit, elle avait assez de respect de l'amour pour agir avec discrétion, et la chronique scandaleuse épargnait

M^{me} Orthez. Pour nous, qui sommes du monde, comme ne l'était point Alfred de Musset, nous n'en demandons pas plus.

Elle fit la connaissance d'André Rézal. Ce grand garçon lui plut, sans hésitation. Il n'avait rien d'un bel esprit, mais elle voyait assez de gens spirituels autour d'elle pour souhaiter déjà autre chose. Il était fort bien fait, athlétique, et présentait ce qu'il est convenu d'appeler un « aspect mâle ». Il disait des bêtises, mais avec autorité et d'une belle voix grave, qui les rendaient plus précieuses à une femme comme Madeleine que les remarques exquisés d'un esprit ondoyant. Elle n'avait pas pris, dans sa fréquentation du monde des lettres, le dégoût de toutes les manifestations intellectuelles. Mais elle avait pris surtout un goût violent pour tout ce qui ne ressortissait point à l'intelligence.

Comprenez bien, monsieur ou madame, ce que M. Rézal veut vous faire comprendre. Il n'était pas stupide, loin de là. Mais c'était un homme d'action, peu habile à enrubanner ses pensées, à faire des paradoxes exquis dans un thé littéraire, et cela le rendait humble chaque fois qu'il assistait à de belles réunions

Mais cette timidité, ou plutôt, aurait-il dit, cette réserve, contribua à le faire remarquer de M^{me} Orthez.

Enfin ils s'aimèrent. Glissons sur la première année de leur amour, qui n'eut pas d'histoire. Ils furent heureux, se virent souvent et ne discutèrent point, parce qu'ils n'en avaient guère le temps. Ils étaient assez libres, car Orthez mettait tant d'habileté à écrire les analyses psychologiques les plus pénétrantes qu'il ne lui en restait plus pour rien discerner autour de lui ; et il se laissait prendre aux mensonges élémentaires. Et Madeleine mentait beaucoup, afin de rejoindre au plus tôt son bel amant.

Pour Résal, cette année ressemblait à ses plus jolis rêves. Sa maîtresse était si charmante, si intelligente et si tendre, qu'il admettait mal, surtout aux débuts, d'accumuler tant de bonheurs. Chaque fois qu'elle lui chuchotait des mots d'amour, et rien dans une si aimable voix ne pouvait paraître banal, il se retournait pour voir quel séducteur provoquait les transports d'une femme aussi belle. Le séducteur, c'était lui. N'eût-il pas été amoureux, que cette satisfaction profonde

eût joué le rôle d'un sentiment convenable. Mais André était amoureux de Madeleine, et la vanité ne devait rien ajouter à sa passion.

Naturellement, il y eut des petites scènes, et un si grand amour n'allait pas sans jalousie. Ils en éprouvaient l'un et l'autre, Madeleine surtout ; mais, comme ils n'avaient pas un grand désir d'être infidèles, ces petites scènes servirent plutôt de prétexte à quelques réconciliations inoubliables.

Peu à peu, et parce qu'ils n'avaient guère de précautions à prendre pour se cacher du psychologue professionnel, leur liaison devint presque publique. On s'arrangea pour les inviter ensemble, et André Rézal parut souvent dans des réunions littéraires ; il n'y brillait pas, il ne s'amusait même pas beaucoup parce qu'il était ingénieur chimiste et sans inclination pour les idées générales. Mais il ne se lassait pas de voir Madeleine.

Un des dîners, donné dans ces conditions par une vieille dame bien intentionnée et très au courant des *potins*, créa les premiers dissentiments graves.

Ferdinand Orthez et sa femme étaient là, avec d'autres écrivains, deux peintres, un

homme politique et aussi, André Résal.

Par discrétion, la maîtresse de maison n'avait pas voulu placer les deux amants auprès l'un de l'autre, et le chimiste se trouvait de l'autre côté de la salle, non loin du romancier Orthez, le mari.

Dans ce coin, on parla assez rapidement de « la Beauté », on ne sait trop à quel propos, et l'on s'inquiétait surtout de la beauté physique.

La femme d'un peintre, qui avait longtemps servi de modèle à son mari, exaltait la pureté des formes.

— Avant tout, l'être humain doit être beau ; c'est la beauté physique et le sentiment de cette beauté qui sont à la base de l'art. L'intelligence seule ne servirait à rien.

Ferdinand Orthez la regarda en ajustant son pince-nez, et il répondit de cette voix grêle qui forçait de l'écouter avec attention et qui donnait **un** grand poids à toutes ses paroles :

— Madame, votre seule présence appuie fortement votre thèse, et la beauté nous paraît le seul bien souhaitable en ce monde. Pourtant, je ne suis pas exactement de votre avis. Je ne crois pas à la beauté.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

- Louis Aragon : *Traité du Style*
Pierre Bost : *Faillite*
André Beucler : *Le Mauvais Sort*
André Breton : *Nadja*
Louis Chadourne : *Le Conquérant des derniers jours*
AVEC UNE PRÉFACE DE VALÉRY LARBAUD
André Gide : *Le Retour du Tchad*
Panaït Istrati : *Mes Départs*
Albert Josipovici : *Le Beau Saïd*
Louis-Raymond Lefèvre : *La grâce de Lisieux*
Roger Martin du Gard : LES THIBAUT. *La Consultation*
Roger Martin du Gard : LES THIBAUT. *La Sorellina*
Edgar Poe : *Poésies* (TRAD. PAR STÉPHANE MALLARMÉ)
Jules Romains : *PSYCHÉ. Le Dieu des Corps*
Jules Romains : *Chants des dix années*
Thierry Sandre : *Les Yeux fermés*
Jean Schlumberger : *Les Yeux de dix-huit ans*
Alexandre Vialatte : *Battling le ténébreux*

Théâtre

- Jean Cocteau : *Antigone. Les Mariés de la Tour Eiffel*
Roger Martin du Gard : *La Gouffe*
René Trintzius et Amédée Valentin : *Poudre d'Or. Philippe
le Zélé*
Luigi Pirandello : *Henri IV. Vêtir ceux qui sont nus.*
(VERSION FRANÇAISE DE BENJAMIN CRÉMIEUX)
Bernard Zimmer : *Les Oiseaux. Le Coup du 2 Décembre.*

Les Livres du Jour

- Laurence Algan : *Le Livre de Sylvie*
Anita Loos : *Les Hommes préfèrent les blondes*
(TRAD. PAR LUCIE ST-ÉLME ET HARRY MORGAN
PRÉFACE DE PIERRE BENOIT)
Henry K. Marks : *Valma*
(TRAD. PAR ALINE CARO-DELVAILLE)
René Peter : *La Confiance passionnée*